

gares une guerre d'extermination. La première expédition qu'il entreprit se termina par un échec et une révolte. Ce même Bardas Phocas, qui avait battu Bardas Sclérus, profita de la défaite de Basile pour se faire proclamer empereur en Asie; mais il fut vaincu à son tour près d'Abydos, en 986, ce qui rendit la paix intérieure à l'empire. Basile résolut alors de venger la défaite que lui avaient fait essuyer les Bulgares; il les vainquit à plusieurs reprises, en tua 5,000 dans une bataille (1013) et leur fit 15,000 prisonniers. Les historiens rapportent de lui, à cette occasion, un trait de cruauté aussi bizarre qu'effroyable, qui a fait donner à ce prince le surnom de *Bulgaroctone*. Ayant divisé ces 15,000 prisonniers par groupes de 100, il ordonna qu'on crevât les deux yeux à 99 et un seul seulement au centième, puis il renvoyait tous ces malheureux dans leur pays, chaque centaine étant ainsi conduite par un borgne. En revoyant ses soldats dans cet état affreux, le roi des Bulgares, Samuel, en mourut, dit-on, de douleur. Les Bulgares, épouvantés d'un tel acte de barbarie, et craignant un pareil sort en cas de guerre nouvelle, reconnurent, en 1017, Basile pour leur souverain. Le patriarche Sergius le somma alors de remplir deux vœux par lesquels il s'était engagé solennellement : le premier, de se faire moine; le second, de diminuer les impôts. Basile composa avec le prélat, et un peu aussi avec sa conscience; il lui parut suffisant de porter un habit de moine sous ses ornements impériaux, de promettre la continence et l'abstinence de viande; quant aux impôts, de nouveaux ennemis exigeaient, au contraire, de nouveaux sacrifices. Il se disposait à faire la guerre aux Sarrasins, qui ravageaient la Palestine et différentes parties de l'empire, lorsqu'il mourut après un règne de cinquante ans. Pendant ce long intervalle de temps, les lettres et les sciences tombèrent dans la plus profonde décadence, les impôts furent augmentés pour suffire aux besoins de la guerre, les éléments divers de la prospérité générale furent complètement négligés; aussi cette époque reçut-elle à juste titre le nom de siècle de fer.

BASILE, hérésiarque bulgare, mort en 1118. Il était médecin, lorsqu'il lui passa par l'esprit de devenir un réformateur religieux. A l'exemple de Jésus-Christ, il s'entoura de douze disciples qui adoptèrent ses idées, lui aidèrent à les répandre, et il ne tarda pas à être le chef d'une secte dont les membres prirent le nom de *Bogomiles* (du slave *bog*, Dieu, et *milotti*, ayez pitié de moi), parce qu'ils balbutiaient sans cesse quelque prière en implorant la miséricorde de Dieu. Basile, dont la doctrine se rapproche, par certains côtés, de celle des pauliniens, annonçait que Dieu avait une forme humaine, et attaquait la Trinité en disant qu'avant Jésus-Christ, Dieu avait eu un fils, Satan, qui s'était révolté contre lui, que le Christ avait enfermé dans l'enfer, et qu'il n'était autre que Satan. D'après lui, le monde avait été créé par les mauvais anges, l'archange Michel s'était incarné, et tous ses disciples concevaient et enfantaient le Verbe divin. A l'exception des psaumes et des prophéties, il rejetait tout l'Ancien Testament; il niait la résurrection, ainsi que tous les mystères catholiques; ne voyait dans la vie et les souffrances du Christ qu'une pure apparence; repoussait l'eucharistie, le baptême, toutes les prières, à l'exception de l'oraison dominicale, le culte des images, l'usage des églises. Il traitait les Pères, les évêques et les catholiques de pharisiens; les moines, de renards cachés dans leurs tanières; enfin, il se prononçait contre le mariage et admettait la communauté des femmes. Extrêmement corrompu sous de grands dehors d'austérité, Basile répandit sa doctrine avec circonspection. Elle commençait à s'étendre dans le peuple bulgare, et elle s'était déjà glissée au sein de quelques familles considérables, lorsque l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, en fut instruit. Sous le prétexte qu'il était désireux d'entendre Basile et de s'instruire de ses idées réformatrices, Alexis le fit venir à Constantinople. Avec la dissimulation qui lui était habituelle, il l'accueillit avec distinction, et Basile, ayant perdu toute défiance, se mit à exposer devant lui ses divagations théologiques. Pendant ce temps, un secrétaire caché derrière un rideau reproduisait son discours, qui devint son acte d'accusation. Un synode fut convoqué pour le juger. Basile comparut devant cette assemblée et fut condamné à périr dans les flammes. L'empereur essaya vainement, à plusieurs reprises, de l'amener à se rétracter; tout fut inutile, menaces ou promesses. Il monta sur le bûcher, bien convaincu, disait-il, que les anges viendraient le délivrer. Le peuple de Constantinople demanda, dit-on, qu'on fit partager son supplice à ses sectateurs. L'empereur se contenta de les faire jeter en prison. Il chargea le moine Enthyme Zygabene de réfuter les erreurs de Basile dans son ouvrage intitulé *Orthodoxa fidei panoplia*, etc. Le concile de Constantinople de 1143 condamna encore deux évêques comme bogomiles, et la secte s'éteignit vers cette époque en se confondant avec celle des Bulgares.

BASILE, dit d'*Achrida*, archevêque de Thessalonique vers le milieu du XII^e siècle. Il a composé l'oraison funèbre d'une princesse d'Allemagne qui avait épousé un prince de la cour d'Orient. Cette pièce, qui est inédite, se

trouve dans la bibliothèque de l'Escurial. On connaît aussi une lettre de Basile en réponse au pape Adrien, qui lui avait écrit pour l'engager à favoriser la réunion des deux Eglises et lui recommander, en même temps, les deux nonces qu'il envoyait à Manuel Comnène. Cette lettre a été imprimée plusieurs fois. On la trouve, notamment, dans le code du droit gréco-romain, qui contient également une réponse du même Basile à une question qui lui avait été proposée par le grand sacellaire de Durazzo, touchant les mariages dans les degrés de consanguinité. La Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit de ce dernier opuscule. (V. l'article que Fabricius a consacré à cet écrivain : *Bibl. gr.* t. IX, p. 11.)

BASILE, surnommé *Mégalomites* ou mieux *Mégalomytes*, poète grec du moyen âge, sans qu'il soit possible de préciser l'époque où il vivait. Il a composé quarante-trois énigmes en vers de douze syllabes, énigmes qui ont été publiées par Boissonade, dans le troisième volume de ses *Anecdota græca*, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris.

BASILE (Jean-Baptiste), poète napolitain; mort en 1637, était comte de Tortone et gentilhomme du duc de Mantoue. On a de lui, sous le titre de *Opere poetiche* (Mantoue, 1613), des madrigaux, des odes, des éloges, de petits poèmes, etc. Il a publié, en outre, en dialecte napolitain, sous l'anagramme de *Gian Alesio Abbattuti*, le *Muse napolitano* (Naples, 1635), comprenant neuf éloges; *Lo Cunto de li Cunti, ovvero lo trattamento de li Peccerille* (Naples, 1637), ouvrage plein d'histoires et de proverbes, qui a été traduit en italien vulgaire. Basile a donné quelques éditions d'auteurs, notamment de Pietro Bembo (1615), et l'on trouve de lui divers morceaux en prose, à la suite du poème la *Vagasiede* par César Cortese. — Sa sœur, Adrienne BASILE, se fit une grande réputation de son temps, non-seulement par sa beauté, mais comme poète et surtout comme excellente musicienne. Elle épousa un nommé Muzio Baroni, et fut la mère de la célèbre Leonora Baroni. On a d'elle un livre de poésies, intitulé *Composizioni in versi*, dont Nicolas Toppi fait mention dans sa *Bibliotheca Napolitana*. Elle a publié, en 1637, un poème laissé par son frère sous le titre de *Teagene*.

BASILE, prince de Moldavie au XVII^e siècle. Originaire d'Albanie, il épousa la fille de Kiemielsky, hetman des Cosaques, et acheta à prix d'or de la Porte ottomane le droit de gouverner, c'est-à-dire d'exploiter à son profit la Moldavie. Les habitants de cette province, indignés de ses exactions et de sa tyrannie, se révoltèrent bientôt contre lui et l'expulsèrent, après avoir mis à leur tête Etienne XII, dit *Burdaxe* ou *le Gros*. Basile se rendit alors près de son beau-père pour en obtenir des secours. Kiemielsky, adonné à l'ivrognerie, se contenta, après avoir écouté son gendre, de lui offrir une coupe remplie de koui ou lait de cavale fermenté, dont il faisait sa boisson favorite. « J'avais cru jusqu'ici, lui répondit Basile avec indignation, que les Cosaques étaient hommes et engendrés par des hommes; mais je vois qu'il n'y a que trop de fondement à ce qu'on dit parmi nous, que les Cosaques sont des ours changés en hommes, ou que, d'hommes qu'ils étaient, ils sont devenus ours. » Depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Basile.

BASILE de Soissons, théologien français, né dans cette ville au XVII^e siècle. Il entra dans l'ordre des capucins, habita plusieurs années l'Angleterre, en qualité de missionnaire, et composa plusieurs ouvrages de controverse religieuse, notamment : *Défense invincible de la présence réelle de Jésus-Christ, prouvée par près de 300 arguments*, etc. (Paris, 1676); la *Véritable décision de toutes les controverses*, etc. (1685); la *Science de bien mourir* (1686).

BASILE VALENTIN, un des plus fameux alchimistes du moyen âge. « Ce nom, qui est un des plus célèbres dans l'histoire des origines de la chimie, dit Jean Reynaud, semble à ces noms mythiques de l'antiquité, ne se rapporte à aucun individu que l'on puisse déterminer d'une façon précise. Il se trouve en tête d'un assez grand nombre d'ouvrages d'alchimie, mais plusieurs raisons portent à croire que tous ces ouvrages ne sont pas de la même main. L'usage de se cacher sous le voile d'une devise ou d'un pseudonyme était assez commun parmi les hermétiques du moyen âge. La célébrité de Basile Valentin une fois commencée, un grand nombre d'adeptes ont pu s'accorder à ranger leurs traités sous sa bannière. Basile Valentin serait donc, en chimie, ce que sont, en poésie, Ossian et Homère. Plusieurs villes et plusieurs siècles se sont disputés l'honneur de sa naissance. On le fait vivre soit au XII^e, soit au XVI^e siècle, soit entre les deux. » Presque tous les biographes prétendent que Basile Valentin était un moine bénédictin, qui vécut dans l'un des couvents d'Erfurth, en Prusse, et que sa naissance remonte aux dernières années du XIV^e siècle. Un des ouvrages publiés sous son nom, le *Char triomphal de l'antimoine*, nous apprend qu'il naquit en Alsace, sur les bords du Rhin, et que sa jeunesse fut employée à divers longs voyages en Angleterre, en Hollande et en Espagne, où il fit un pèleri-

nage à Saint-Jacques de Compostelle. Quelques critiques ont pensé qu'il n'avait point existé d'alchimiste du nom de Basile Valentin; que ce nom, formé du mot grec *basileus* (roi) et du latin *valens* (puissant), désignait allégoriquement la puissance de l'alchimie, ou la propriété merveilleuse du régule. Tout ce qui concerne Basile Valentin s'enveloppe de mystère, et la découverte de ses œuvres elles-mêmes a été attribuée par les adeptes à une espèce de miracle, qui semble, au fond, dit M. Pouchet, n'être qu'une reminiscence des traditions de l'art sacré. Ils racontent que, la foudre ayant brisé l'une des colonnes de l'église d'Erfurth, on trouva au milieu de ses débris une boîte remplie d'une poudre jaune, semblable à de l'or, et contenant des manuscrits, qui n'étaient autres que les ouvrages du célèbre alchimiste bénédictin.

Quoi qu'il en soit de Basile Valentin et des fables dont il a été l'objet, l'auteur des écrits publiés sous ce nom, passe, à juste titre, comme le créateur de la médecine métallique. On sait qu'il employa, le premier, l'antimoine comme médicament. Presque toujours, après avoir décrit la préparation des substances, il en indique l'usage médical. On comprend, du reste, que les doctrines alchimiques devaient naturellement conduire les adeptes à enrichir la thérapeutique de nouveaux remèdes, notamment de préparations métalliques. L'alchimie donnant le moyen de perfectionner les métaux vils, il était naturel de demander à la même influence le perfectionnement physique de l'homme, c'est-à-dire la santé et la longévité : de là l'usage des élixirs, des panacées dont l'action sur le corps humain devait être analogue à celle qu'exerçait la substance merveilleuse au moyen de laquelle l'alchimie prétendait changer le métal vil en or. N'y avait-il pas tout à espérer de l'emploi en thérapeutique des préparations de l'or, du métal parfait par excellence? Les préparations d'antimoine n'étaient-elles pas excellentes pour chasser les impuretés du corps de l'homme, de même que l'antimoine cru sépare de l'or toutes ses impuretés? Il faut remarquer que, dans la pensée des alchimistes, l'homme est l'abrégé et le but de la nature; que le grand monde (*macrocosme*) a été fait pour l'homme, pour le petit monde (*microcosme*), de sorte que l'homme commande, régit et domine sur toutes les créatures terrestres et en tire les utilités qu'il désire; qu'il y a une harmonie préétablie entre nos besoins et les propriétés des substances que produit la nature; que notre devoir, notre mission, est de suivre les traces et d'étudier les efforts de cette nature qui travaille pour nous, de saisir les secrets de ce travail, et d'être ses coopérateurs, afin de parfaire et de rendre utilisable ce qu'elle ne peut perfectionner d'elle-même sans une longue préparation. Cette conception finaliste de la nature explique parfaitement le grand nombre de travaux auxquels se livrèrent les alchimistes, les pharmaciens, les médecins, les naturalistes, etc., avec l'intention d'augmenter le nombre des médicaments, soit en recherchant ceux-ci dans les produits naturels, soit en soumettant ces mêmes produits à des opérations chimiques propres à en modifier la nature et les propriétés.

Parmi les ouvrages de Basile Valentin, le *Char triomphal de l'antimoine* (*Currus triumphalis antimonii*) est un de ceux qui ont eu le plus de retentissement. Il est consacré à l'histoire de l'antimoine, et l'auteur y parle de son sujet avec un enthousiasme sans bornes. Pour lui, ce métal, à peine indiqué avant lui, est l'une des merveilles du monde. Il proclame que l'antimoine a été créé pour purifier et purger les hommes; qu'il est, pour notre espèce, la source de la richesse et de la santé. Le livre se termine par une violente diatribe contre tous les médecins et apothicaires du temps qui ne reconnaissent pas les extraordinaires vertus du médicament nouveau. « Ah! vous autres, pauvres et misérables gens, médecins sans expérience et prétendus docteurs, qui écrivez de longues ordonnances sur de grands morceaux de papier; vous, messieurs les apothicaires, qui faites bouillir des marmittes aussi vastes que celles qu'on met au feu chez les grands seigneurs pour préparer à manger à plusieurs centaines de personnes; vous tous qui avez été si longtemps aveugles, laissez-vous donc froter les yeux et raffraîchir la vue, afin que vous guérissiez de votre aveuglement, et que vous puissiez enfin apercevoir les objets dans un miroir fidèle. » Dans le même traité, Basile Valentin décrit plusieurs préparations chimiques d'une grande importance, par exemple, celle de l'esprit de sel ou de notre acide chlorhydrique, qu'il obtenait, comme on le fait aujourd'hui, au moyen du sel marin et de l'huile de vitriol (acide sulfurique). Il donne le moyen d'obtenir de l'eau-de-vie en distillant le vin et la bière, et rectifiant le produit de la distillation sur du tartre calciné (carbonate de potasse). Il enseigne à retirer le cuivre de sa pyrite (sulfure), en la transformant d'abord en vitriol de cuivre (sulfate de cuivre) par l'action de l'air humide, et plongeant ensuite une lame de fer dans la dissolution aqueuse de ce produit. « Cette opération, que Basile Valentin indiqua le premier, dit M. Figuier, fut souvent mise à profit plus tard par les alchimistes, qui, ne pouvant comprendre le fait de la précipitation du cuivre métallique, s'imaginaient y voir une transmutation du fer en cuivre, ou du

moins un commencement de transmutation que l'art pouvait perfectionner. » Le *Char triomphal de l'antimoine* offre certaines observations physiologiques exactes sur la respiration des animaux. Nous y lisons que l'air atmosphérique est nécessaire à tous, même aux poissons, et que si ceux-ci périssent lorsque les étangs ont leur superficie entièrement couverte de glace, c'est qu'ils manquent de l'air indispensable pour l'entretien de la vie.

Un autre traité de Basile Valentin, intitulé *Haliographie* ou *Traité sur les sels*, contient un grand nombre de faits chimiques intéressants, relatifs aux composés salins. La préparation et les propriétés explosives de l'air fulminant y sont décrites; l'auteur signale les dangers de cette substance : « Gardez-vous, dit-il, de la faire dessécher au feu, ou seulement à la chaleur du soleil, car elle disparaîtrait aussitôt avec une violente détonation.

Cette science naissante est alliée aux spéculations les plus bizarres du mysticisme. Pour Basile Valentin, les péchés de l'homme sont comme le résidu de la sublimation de ses parties célestes; nous sommes *salés* sur la terre, à cause de nos péchés, jusqu'à ce que, *putréfiés* par le temps, nous soyons *ranimés* par la chaleur divine; c'est cette chaleur divine qui nous *clarifie*, nous *élève* par une *sublimation* céleste, et nous sépare de nos *fèces*, de nos impuretés. L'or, le métal parfait, est semblable à Jésus-Christ; Jésus-Christ n'a pas eu besoin de mourir, mais il est mort volontairement, et il est ressuscité pour faire vivre éternellement avec lui ses frères et sœurs sans péché. Ainsi, l'or est sans tache, fixe, glorieux, et pouvant subir toutes les épreuves; mais il meurt à cause de ses frères et sœurs imparfaits et malades; bientôt, ressuscitant glorieux, il les délivre et les teint pour la vie éternelle; il les rend parfaits en l'état d'or pur.

Parmi les autres ouvrages attribués à Basile Valentin, nous citerons : *De microcosmo deque magno mundi mysterio, et medicina hominis* (Du Microcosme, du grand mystère du monde et de la médecine de l'homme); *Duodecim Claves philosophicae* (les Douze clefs philosophiques); *Tractatus chimico-philosophicus de metallis et mineralibus* (Traité chimico-philosophique des métaux et des minéraux). Les œuvres de Basile Valentin ont été réunies sous ce titre *Scripta chimica* (1700).

BASILÉ, ÉE adj. (ba-zil-é — du lat. *basis*, base). Bot. Elevé sur une base prédominante, comme les pois de l'ortie dioïque.

BASILÉE s. f. (ba-zil-é — du gr. *basileia*, reine). Bot. Genre d'iridées, syn. du genre *eucomis* : Les BASILÉES sont des plantes d'agrément. (Massey.) Quelques auteurs donnent ce nom à une espèce de fritillaire.

BASILÉE, fille aînée d'Uranus et de Titée, et sœur des Titans, succéda à son père, et épousa son frère Hypérion. Elle en eut un fils et une fille, Hélios et Séléné (le Soleil et la Lune). Ses autres frères, par jalousie contre elle, noyèrent Hélios dans l'Eridan. Basilée, dans le délire de sa douleur, parcourut alors tout l'univers à la recherche de son fils. On essaya de l'arrêter; mais aussitôt il tomba une grande pluie, accompagnée des retentissements de la foudre, pendant lesquels Basilée disparut. Le peuple lui éleva des autels et lui offrit des sacrifices, au son des tambours et des cymbales, rappelant les éclats du tonnerre au moment de sa disparition. Basilée a été aussi appelée quelquefois *Magna Mater* (la Grande Mère), parce qu'elle avait élevé tous ses frères et toutes ses sœurs. Ce mythe paraît être une variante de celui de Cybèle; on y reconnaît aussi quelques traits des comètes défilées. C'est à Diodore que nous devons la tradition qui concerne Basilée.

BASILÉOLÂTRE s. m. (ba-zil-é-o-lâ-tre — du gr. *basileus*, roi; *latrìa*, culte). Hist. ecclési. Celui qui accorde aux rois et aux puissances de la terre le culte et l'adoration qu'on ne doit qu'à Dieu seul : *Les Romains devinrent BASILÉOLÂTRES*.

BASILÉOLÂTRIE s. f. (ba-zil-é-o-lâ-tri — rad. *basiléolâtre*). Hist. ecclési. Culte religieux rendu à un prince.

BASILEUS (mot grec qui signifie roi). Surnom sous lequel Neptune était adoré à Trézène, et que l'*Anthologie* donne aussi à Apollon.

BASILIO ou **BASILY** (D. André), compositeur italien, mort en 1775. Il appartenait à l'école romaine et devint maître de chapelle de l'église Notre-Dame dans la ville de Lorette. On a de lui une grande quantité de morceaux de musique sacrée. M. Fétis possède de ce compositeur huit messes à quatre voix et deux à huit voix. On trouve à Rome, dans la bibliothèque de l'abbé Santini, entre autres œuvres, cinq offertoires, un *Miserere* à huit voix et un autre à douze. Basilio a fait graver sur cuivre un ouvrage composé exprès pour ses élèves, et intitulé : *Musica universale armonica pratica*, consistant en vingt-quatre exercices moyens et mineurs pour le clavecin. — Son fils François BASILIO ou BASILY, né à Lorette en 1766, mort à Rome en 1850, est un des compositeurs les plus féconds de l'Italie. Il termina ses études musicales à Rome, sous la direction du savant Jannacconi, et, presque aussitôt après, il fut nommé maître de chapelle à Foligno, où il commença à écrire pour le théâtre. Appelé, vers 1800, à occuper la